

Théâtre à l'entre-deux-guerres

La mise en scène

De 1919 à 1939, la cause du Théâtre fut servie par de fervents *animateurs*, toujours en quête de nouveaux talents ou de progrès dans l'interprétation et la mise en scène. A Lugné-Poe (1869–1940), fondateur du théâtre de l'*Œuvre*, revient l'honneur d'avoir «découvert» Sarmont, Crommelynck, Passeur, Salacrou. L'idéal, tout classique, de Jacques Copeau (1879–1949) subordonne à la *mise en valeur du texte* le jeu des comédiens et le décor, évocateur dans sa simplicité ; acteur, directeur, conférencier, il répand d'autant mieux son influence que sa troupe du *Vieux-Colombier* a compté Dullin et Jouvet parmi ses membres.

D'origine russe, Georges Pitoëff (1886–1939) est l'apôtre du *drame symboliste* ; avec sa femme Ludmilla, il joue Ibsen, Pirandello, Strindberg, la *Sainte Jeanne* de Shaw, l'*Œdipe* de Gide. Charles Dullin (1885–1949) crée à l'*Atelier* des pièces de J. Romains, Achard, Passeur, Salacrou. Louis Jouvet (1887–1951) est l'admirable interprète de Giraudoux, à la *Comédie des Champs-Élysées* puis à l'*Athénée* ; son nom reste lié aussi au *Knock* de J. Romains et au *Jean de la Lune* de M. Achard. A l'opposé de Copeau, Gaston Baty (1885–1952) favorise la *mise en scène* plus que le texte ; une grande actrice, Marguerite Jamois, l'aide à illustrer brillamment ses théories, au théâtre *Montparnasse*.

Si différentes que fussent leurs tendances, Pitoëff, Dullin, Jouvet et Baty s'unirent en un «*Cartel des quatre*» pour mieux défendre les intérêts supérieurs de leur art, et contribuèrent avec Edouard Bourdet à la rénovation de la Comédie-Française.

Henri-René Lenormand (1882–1950), qui avait débuté au théâtre en 1909 avec *Les Possédés*, eut son heure de célébrité vers 1920–1925, depuis *Le Temps est un Songe* (1919) jusqu'à *Mixture* (1927). Influencé par le freudisme, par Ibsen et Pirandello, par un aspect de Dostoïevsky (recherche d'une grandeur dans l'abaissement), il explore *les confins de la psychologie pathologique*, en peignant des êtres livrés à leurs instincts, déséquilibrés (par exemple une «demeurée», dans l'*Innocente*, 1928), ou la *déchéance* d'un couple parmi des «cabots» en tournée (*Les Ratés*, 1920). Ce «clinicien» ne manque pas de probité, mais ses «planches d'anatomie» (R. de Beauplan) ont généralement un caractère *trop didactique* ; il est fâcheux que le triste héros des *Ratés* prononce lui-même des formules comme : «Qui peut savoir ce que veulent en nous nos sales instincts ?» ou «Ah! le fond de l'âme est un joli marécage! Il y vit des monstres... plutôt fétides!»

Jean GIRAUDOUX (1882–1944)

Jean Giraudoux – Jean comme La Fontaine, disait-il plaisamment – naît à Bellac en 1882. Il est fils d'un percepteur, ce qui ne paraît pas étranger, par une légère transposition, à sa sympathie pour les contrôleurs des poids et mesures... Elève du Lycée de Châteauroux puis du Lycée Lakanal, il entre en 1903 à l'École Normale Supérieure où il opte pour les études germaniques ; sa connaissance de l'Allemagne, de la littérature et de l'âme allemandes, ses réflexions sur les rapports franco-allemands marqueront profondément plusieurs de ses œuvres : *Siegfried et le Limousin*, *Siegfried*, *La Guerre de Troie*, *Ondine*. Puis il voyage, en Allemagne, en Amérique, fréquente à Paris les milieux littéraires, aborde le journalisme et publie un premier ouvrage, *Provinciales*, en 1909. L'année suivante, il embrasse la carrière diplomatique.

Mobilisé comme sergent en 1914, après deux blessures Giraudoux est chargé de missions au Portugal, puis aux États-Unis. Ses souvenirs de guerre lui inspirent trois ouvrages, légers en apparence mais surtout pudiques : *Lectures pour une Ombre* (1917), *Arnica America* (1919) et *Adorable Clio* (1920).

La guerre finie, il poursuit une double carrière de haut fonctionnaire et d'écrivain. Admirateur de Briand, ami du secrétaire général des Affaires Étrangères, Philippe Berthelot, il accède, au Quai d'Orsay, à des postes élevés. Dans l'ordre des lettres, d'abord romancier (cf. p. 447), la rencontre de Louis Jouvet l'aide à découvrir, relativement tard, sa véritable vocation : *le théâtre*. De *Siegfried et le Limousin* il tire une première pièce, *Siegfried* (1928), très supérieure au roman. Désormais, presque chaque année, Jouvet va monter et interpréter une nouvelle œuvre de Giraudoux : *Amphitryon 38* (1929), *Judith* (1931), *Intermezzo* (1933), *Tessa* (1934, adaptation d'une pièce anglaise de Margaret Kennedy), *La Guerre de Troie n'aura pas lieu* (1935), *Electre* (1937), *Ondine* (1939). En outre, Giraudoux se révèle brillant conférencier (*Les Cinq Tentations de La Fontaine*, 1938), critique fin et spirituel (*Littérature*, 1941).

Au début de la seconde guerre mondiale, il devient Commissaire à l'Information, fonctions auxquelles avaient pu le préparer ses réflexions de *Pleins Pouvoirs* (1939) et dont il dressera le bilan, après la défaite, dans *Sans Pouvoirs* (posthume, 1946). Dans la retraite, Giraudoux se consacre de nouveau au théâtre, donnant *Sodome et Gomorrhe* en 1943. Il meurt en janvier 1944 sans avoir pu voir la libération de la France. Jouvet présentera encore une comédie de son ami disparu : *La Folle de Chaillot* (1945), mais une autre pièce posthume, *Pour Lucrèce* (1953), que l'auteur aurait peut-être remaniée, ne sera pas accueillie avec la même faveur.

La Guerre de Troie n'aura pas lieu

Hector revient de guerre, victorieux mais surtout épris de paix. Il entend fermer sur l'heure «les portes de la guerre.» Mais un nouveau conflit menace d'éclater : son frère Paris a enlevé Hélène que les Grecs sont prêts à réclamer les armes à la main. Soutenu par les femmes, en particulier Andromaque son épouse et sa mère Hécube, Hector fait taire les fauteurs de guerre, vieillards, juristes et surtout le poète nationaliste Dèmokos ; il a même obtenu d'Hélène la promesse quelle regagnerait de bon gré son pays.

ANDROMAQUE : Que vous partiez ou non, ce n'est plus la question, Hélène.

HÉLÈNE : Dites cela à Hector. Vous faciliteriez sa journée.

ANDROMAQUE : Oui, Hector s'accroche à l'idée de votre départ. Il est comme tous les hommes. Il suffit d'un lièvre pour le détourner du fourré où est la panthère. Le gibier des hommes peut se chasser ainsi. Pas celui des dieux.

HÉLÈNE : Si vous avez découvert ce qu'ils veulent, les dieux, dans toute cette histoire, je vous félicite.

ANDROMAQUE : Je ne sais si les dieux veulent quelque chose. Mais l'univers veut quelque chose. Depuis ce matin, tout me semble le réclamer, le crier, l'exiger, les hommes, les bêtes, les plantes... Jusqu'à cet enfant en moi...

HÉLÈNE : Ils réclament quoi ?

ANDROMAQUE : Que vous aimiez Paris.

HÉLÈNE : S'ils savent que je n'aime point Paris, ils sont mieux renseignés que moi.

ANDROMAQUE : Vous ne l'aimez pas! Peut-être pourriez-vous l'aimer. Mais, pour le moment, c'est dans un malentendu que vous vivez tous deux.

HÉLÈNE : Je vis avec lui dans la bonne humeur, dans l'agrément, dans l'accord. Le malentendu de l'entente, je ne vois pas très bien ce que cela peut être.

ANDROMAQUE : Vous ne l'aimez pas. On ne s'entend pas, dans l'amour. La vie de deux époux qui s'aiment, c'est une perte de sang-froid perpétuelle. La dot des vrais couples est la même que celle des couples faux : le désaccord originel. Hector est le contraire de moi. Il n'a aucun de mes goûts. Nous passons notre journée ou à nous vaincre l'un l'autre ou à nous sacrifier. Les époux amoureux n'ont pas le visage clair.

HÉLÈNE : Et si mon teint était de plomb, quand j'approche Paris, et mes yeux blancs, et mes mains moites, vous pensez que Ménélas en serait transporté, les Grecs épanouis ?

ANDROMAQUE : Peu importerait alors ce que pensent les Grecs!

HÉLÈNE : Et la guerre n'aurait pas lieu ?

ANDROMAQUE : Peut-être, en effet, n'aurait-elle pas lieu! Peut-être, si vous vous aimez, l'amour appellerait-il à son secours l'un de ses égaux, la générosité, l'intelligence...

Personne, même le destin, ne s'attaque d'un cœur léger à la passion... Et même si elle avait lieu, tant pis!

HÉLÈNE : Ce ne serait sans doute pas la même guerre ?

ANDROMAQUE : Oh! non, Hélène! Vous sentez bien ce qu'elle sera, cette lutte. Le sort ne prend pas tant de précautions pour un combat vulgaire. Il veut construire l'avenir sur elle, l'avenir de nos races, de nos peuples, de nos raisonnements. Et que nos idées et notre avenir soient fondés sur l'histoire d'une femme et d'un homme qui s'aimaient, ce n'est pas si mal. Mais il ne voit pas que vous n'êtes qu'un couple officiel... Penser que nous allons souffrir, mourir, pour un couple officiel, que la splendeur ou le malheur des âges, que les habitudes des cerveaux et des siècles vont se fonder sur l'aventure de deux êtres qui ne s'aimaient pas, c'est là l'horreur.

HÉLÈNE : Si tous croient que nous nous aimons, cela revient au même.

ANDROMAQUE : Ils ne le croient pas. Mais aucun n'avouera qu'il ne le croit pas. Aux approches de la guerre, tous les êtres secrètent une nouvelle sueur, tous les événements revêtent un nouveau vernis, qui est le mensonge. Tous mentent. Nos vieillards n'adorent pas la beauté, ils s'adorent eux-mêmes, ils adorent la laideur. Et l'indignation des Grecs est un mensonge. Dieu sait s'ils se moquent de ce que vous pouvez faire avec Paris, les Grecs! Et leurs bateaux qui accostent là-bas dans les banderoles et les hymnes, c'est un mensonge de la mer. Et la vie de mon fils, et la vie d'Hector vont se jouer sur l'hypocrisie et le simulacre, c'est épouvantable!

HÉLÈNE : Alors ?

ANDROMAQUE : Alors je vous en supplie, Hélène. Vous me voyez là pressée contre vous comme si je vous suppliais de m'aimer. Aimez Paris! Ou dites-moi que je me trompe! Dites-moi que vous vous tuerez s'il mourait! Que vous accepterez qu'on vous défigure pour qu'il vive!... Alors la guerre ne sera plus qu'un fléau, pas une injustice. J'essaierai de la supporter.

La Guerre de Troie n'aura pas lieu, II, 8 (Grasset).

Hector et Ulysse : tentative de déjouer la guerre

Une flotte grecque se présente devant Troie : Hector accueillera Ulysse qui la commande et lui remettra Hélène. Mais un soldat grec à moitié ivre, Oïax, insulte Hector et le gifle sous les yeux d'Andromaque ; le Troyen reste impassible : «Vous n'aurez pas la guerre»

HECTOR : C'est une conversation d'ennemis que nous avons là ?

ULYSSE : C'est un duo avant l'orchestre. C'est le duo des récitants avant la guerre. Parce que nous avons été créés justes et courtois, nous nous parlons, une heure avant la guerre, comme nous nous parlerons longtemps après, en anciens combattants. Nous nous réconcilions avant la lutte même, c'est toujours cela. Peut-être d'ailleurs avons-nous tort. Si l'un de nous doit un jour tuer l'autre et arracher pour reconnaître sa victime la visière de son casque, il vaudrait peut-être mieux qu'il ne lui donnât pas un visage de frère... Mais l'univers le sait, nous allons nous battre.

HECTOR : L'univers peut se tromper. C'est à cela qu'on reconnaît l'erreur, elle est universelle.

ULYSSE : Espérons-le. Mais quand le destin, depuis des années, a surélevé deux peuples, quand il leur a ouvert le même avenir d'invention et d'omnipotence, quand il a fait de chacun, comme nous l'étions tout à l'heure sur la bascule, un poids précieux et différent pour peser le plaisir, la conscience et jusqu'à la nature, quand par leurs architectes, leurs poètes, leurs teinturiers, il leur a donné à chacun un royaume opposé de volumes, de sons et de nuances, quand il leur a fait inventer le toit en charpente troyen et la voûte thébaine, le rouge phrygien et l'indigo grec, l'univers sait bien qu'il n'entend pas préparer ainsi aux hommes deux chemins de couleur et d'épanouissement, mais se ménager son festival, le déchaînement de cette brutalité et de cette folie humaines qui seules rassurent les dieux. C'est de la petite politique, j'en conviens. Mais nous sommes Chefs d'État, nous pouvons bien entre nous deux le dire : c'est couramment celle du Destin.

HECTOR : Et c'est Troie et c'est la Grèce qu'il a choisies cette fois ?

ULYSSE : Ce matin j'en doutais encore. J'ai posé le pied sur votre estacade, et j'en suis sûr.

HECTOR : Vous vous êtes senti sur un sol ennemi ?

ULYSSE : Pourquoi toujours revenir à ce mot ennemi ! Faut-il vous le redire ? Ce ne sont pas les ennemis naturels qui se battent. Il est des peuples que tout désigne pour une guerre, leur peau, leur langue et leur odeur, ils se jalouent, ils se haïssent, ils ne peuvent pas se sentir... Ceux-là ne se battent jamais. Ceux qui se battent, ce sont ceux que le sort a lustrés et préparés pour une même guerre : ce sont les adversaires.

HECTOR : Et nous sommes prêts pour la guerre grecque ?

ULYSSE : A un point incroyable. Comme la nature munit les insectes dont elle prévoit la lutte, de faiblesses et d'armes qui se correspondent, à distance, sans que nous nous connaissions, sans que nous nous en doutions, nous nous sommes élevés tous deux au niveau de notre guerre. Tout correspond de nos armes et de nos habitudes comme des roues à pignon. Et le regard de vos femmes, et le teint de vos filles sont les seuls qui ne suscitent en nous ni la brutalité, ni le désir, mais cette angoisse du cœur et de la joie qui est l'horizon de la guerre. Frontons et leurs soutaches d'ombre et de feu, hennissements des chevaux, péplums disparaissant à l'angle d'une colonnade, le sort a tout passé chez

vous à cette couleur d'orage qui m'impose pour la première fois le relief de l'avenir. Il n'y a rien à faire. Vous êtes dans la lumière de la guerre grecque.

HECTOR : Et c'est ce que pensent aussi les autres Grecs ?

ULYSSE : Ce qu'ils pensent n'est pas plus rassurant. Les autres Grecs pensent que Troie est riche, ses entrepôts magnifiques, sa banlieue fertile. Ils pensent qu'ils sont à l'étroit sur du roc. L'or de vos temples, celui de vos blés et de votre colza, ont fait à chacun de nos navires, de vos promontoires, un signe qu'il n'oublie pas. Il n'est pas très prudent d'avoir des dieux et des légumes trop dorés.

HECTOR : Voilà enfin une parole franche... La Grèce en nous s'est choisi une proie. Pourquoi alors une déclaration de guerre ? Il était plus simple de profiter de mon absence pour bondir sur Troie. Vous l'auriez eue sans coup férir.

ULYSSE : Il est une espèce de consentement à la guerre que donne seulement l'atmosphère, l'acoustique et l'humeur du monde. Il serait dément d'entreprendre une guerre sans l'avoir. Nous ne l'avions pas.

HECTOR : Vous l'avez maintenant!

ULYSSE : Je crois que nous l'avons.

D'après Ulysse, il ne faut chercher ni justice ni morale dans les arrêts du destin : ils obéissent seulement à une logique absurde aux yeux des hommes, et implacable. Les peuples ne se perdent pas par des crimes, mais par des fautes, et les Troyens ont commis une faute en enlevant Hélène, car «elle est une des rares créatures que le destin met en circulation sur la terre pour Son usage personnel».

HECTOR : Eh bien, le sort en est jeté, Ulysse! Va pour la guerre! A mesure que j'ai plus de haine pour elle, il me vient d'ailleurs un désir plus incoercible de tuer... Partez, puisque vous me refusez votre aide...

ULYSSE : Comprenez-moi, Hector!... Mon aide vous est acquise. Ne m'en veuillez pas d'interpréter le sort. J'ai voulu seulement lire dans ces grandes lignes que sont, sur l'univers, les voies des caravanes, les chemins des navires, le tracé des grues volantes et des races. Donnez-moi votre main. Elle aussi a ses lignes. Mais ne cherchons pas si leur leçon est la même. Admettons que les trois petites rides au fond de la main d'Hector disent le contraire de ce qu'assurent les fleuves, les vols et les sillages. Je suis curieux de nature, et je n'ai pas peur. Je veux bien aller contre le sort. J'accepte Hélène. Je la rendrai à Ménélas. Je possède beaucoup plus d'éloquence qu'il n'en faut pour faire croire un mari à la vertu de sa femme. J'amènerai même Hélène à y croire elle-même. Et je pars à l'instant, pour éviter toute surprise. Une fois au navire, peut-être risquons-nous de déjouer la guerre.

HECTOR : Est-ce là la ruse d'Ulysse, ou sa grandeur ?

ULYSSE : Je ruse en ce moment contre le destin, non contre vous. C'est mon premier essai et j'y ai plus de mérite. Je suis sincère, Hector... Si je voulais la guerre, je ne vous demanderais pas Hélène, mais une rançon qui vous est plus chère... Je pars... Mais je ne peux me défendre de l'impression qu'il est bien long, le chemin qui va de cette place à mon navire.

HECTOR : Ma garde vous escorte.

ULYSSE : Il est long comme le parcours officiel des rois en visite quand l'attentat menace... Où se cachent les conjurés ? Heureux nous sommes, si ce n'est pas dans le ciel même... Et le chemin d'ici à ce coin du palais est long... Et long mon premier pas... Comment va-t-il se faire, mon premier pas, entre tous ces périls... Vais-je glisser et me tuer ?... Une corniche va-t-elle s'effondrer sur moi de cet angle ? Tout est maçonnerie neuve ici, et j'attends la pierre croulante... Du courage... Allons-y. (*Il fait un premier pas.*)

HECTOR : Merci, Ulysse.

ULYSSE : Le premier pas va... Il en reste combien ?

HECTOR : Quatre cent soixante.

ULYSSE : Au second! Vous savez ce qui me décide à partir, Hector...

HECTOR : Je le sais. La noblesse.

ULYSSE : Pas précisément... Andromaque a le même battement de cils que Pénélope.

La Guerre de Troie n'aura pas lieu, II, 13 (Grasset).

Armand SALACROU (1899–1989)

Né au Havre en 1899, fils d'un pharmacien élu conseiller municipal en 1912, ARMAND SALACROU se passionne dès l'enfance pour les questions sociales ; le sort d'un militant syndicaliste condamné injustement et devenu fou en prison marquera pour toujours sa sensibilité (cf. *Boulevard Durand*, 1960). Il commence à Paris des études de médecine, puis passe la licence de philosophie, et collabore à *l'Humanité*. Mais à 22 ans il quitte ce journal et le parti communiste «Seul m'animait un désir de justice. [...] Non seulement je ne pouvais pas oublier mes problèmes individuels.» (*Mes Certitudes et Incertitudes.*)

Dès 1923, Salacrou s'oriente vers le théâtre ; ses premiers essais, de tonalité surréaliste, attireront l'attention des connaisseurs (Jouvet, Dullin) sans lui gagner une large audience. Vers 1930 il fait fortune dans une entreprise de publicité, ce qui lui permet, au théâtre, de suivre sa voie, sans concessions aux goûts du grand public. Il donne en 1931 sa première pièce vraiment solide : *Atlas-Hôtel*, où s'opposent l'action et *Je rêve*. Puis c'est, entre autres titres, *L'Inconnue d'Arras* (1935), *Un Homme comme les autres* (1936), *La Terre est*

ronde (1938, drame tiré de l'histoire de Savonarole), une comédie gae, *Histoire de rire* (1939), *Les Nuits de la colère* (1946), *L'Archipel Lenoir* (1947), *Dieu le savait* (1950).

Armand Salacrou a le sens du comique, de la farce en particulier, des situations et des remarques paradoxales : ainsi, dans *Histoire de rire*, l'amant est piteux tandis que le mari a le beau rôle. D'autre part c'est un écrivain engagé, qui critique âprement la société bourgeoise et milite pour la justice sociale. Reconnaisant dans son Boulevard Durand «un côté image d'Épinal», il ajoute : «je n'ai pas cherché à éviter cet écueil. Dans un combat, il n'y a pas de nuances.»

Mais l'intérêt de son œuvre dépasse largement les attraits de la farce, de la satire ou du réquisitoire. Salacrou est hanté par l'énigme de la souffrance et par le mystère tragique de la vie, de la mort et de la condition humaine, le scandale du mal dans le monde lui rendant inconcevable l'existence de Dieu. Il est fasciné par le temps irréversible, par les actes irréparables : «Le passé, voilà le véritable enfer, on n'en sort jamais» (*Les Frénétiques*, 1934) ; «L'homme est, sans un seul moment de repos, créateur de choses définitives» (*l'Inconnue d'Arras*) ; dans un «psychodrame», *Sens interdit* (1953), la vie est vécue à rebours, remontée de la mort à la naissance ; dans *l'Inconnue d'Arras*, le héros revit toute son existence – la subissant comme un destin fatal – entre l'instant où il se tire une balle dans le cœur et celui où il expire.

La farce même s'en trouve transfigurée : le rire tourne au *vertige* ; des méditations angoissées s'allient étrangement au réalisme et au burlesque. S'il professe le déterminisme matérialiste le plus strict, c'est pourtant à l'inquiétude *métaphysique* que Salacrou doit la profondeur et les accents tragiques de son théâtre.

L'Archipel Lenoir

LE PRINCE : Résumons-nous : le procès est inévitable et vous voulez l'éviter ?

LE GRAND-PÈRE : Voilà!

LE PRINCE : Alors, la solution est simple.

LE GRAND-PÈRE : Simple ?

LE PRINCE : Elle évite le procès et M. Lenoir n'ira pas en prison.

LE GRAND-PÈRE : Vous êtes magnifique! (*Aux autres.*) Là, Bobo est magnifique.

VICTOR : Quelle est cette solution ?

LE PRINCE, *glacé* : C'est la mort de M. Paul-Albert Lenoir.

LA PRINCESSE, *dans un silence* : Bobo!

LE GRAND-PÈRE *essaie de rire, puis, hurlant* : Valentine! Valentine!

LE PRINCE : Non, monsieur Lenoir, vous n'êtes pas dans un cauchemar. A moins que vous ne considériez la vie, l'ensemble de notre existence, le passage de l'homme sur

la terre, comme un cauchemar. Alors, là, nous sommes tous en plein cauchemar depuis l'instant où nous avons compris que nous étions vivants. Vous souvenez-vous, monsieur Lenoir, de l'instant précis où, tout à coup, petit garçon, vous avez eu cette révélation : «Je suis un vivant, j'aurais pu ne pas exister, et je vais mourir.» Non ? moi, si. Et je me suis évanoui. C'était une charge intolérable sur les épaules de ce petit enfant.

LA PRINCESSE : Bobo est l'homme le plus déprimant de la société européenne. Regardez-le : il est calme comme un château historique, mais il attire la foudre. Partout où se dresse Bobo, la tristesse tombe.

ADOLPHE : Et nous en sommes toujours au même point.

LE VICOMTE : Pas tout à fait, une solution a été proposée.

VICTOR : De quoi vous mêlez-vous, jeune homme ?

LE VICOMTE : Excusez-moi : je ne desserrerais plus les dents. Vous me pardonneriez, je l'espère, de ne pas pouvoir boucher mes oreilles.

Tandis que la famille continue à discuter de son sort, le vieillard... s'est endormi.

LE PRINCE : Regardez cet homme que le sommeil éloigne. Oubliez de penser à vous en croyant penser à lui. Vous ne vous demandez pas avec moi : «A quoi donc peut encore servir cette vieille petite chose ?»

LA PRINCESSE : Bobo!

LE PRINCE : A quoi a-t-elle jamais pu servir, cette vieille petite chose ?

MARIE-THÉRÈSE : Mais, monsieur, mon père a été heureux...

LE PRINCE : Et voilà bien ce qui est incompréhensible, que cette vieille petite chose inutile ait pu être heureuse.

LA PRINCESSE : Il y a des idées immobiles auxquelles il ne faut pas toucher, Bobo, sinon elles se mettent à remuer et c'en est fini de notre repos... Personne ne peut plus les calmer.

LE PRINCE : Qu'un illusionniste vienne et escamote ce vieillard...

LE VICOMTE : Il n'y a plus de procès.

LE PRINCE : C'est un détail...

HORTENSE : Vous trouvez!

VICTOR : Un détail ?

LE PRINCE : On vit chacun pour soi. Vous ne sentez pas combien la vie est individuelle ? Vous dites que ce vieillard a été heureux. Il a aussi été malheureux. Il est malheureux. Il va redevenir malheureux. Et qu'il meure en ce moment, il ne saura même plus qu'il a vécu!

HORTENSE : Ça, ce serait un bien pour tout le monde!

MARIE-THÉRÈSE : Mais il va se réveiller...

VICTOR : Quel est le pronostic exact du docteur Bouchon ?

LE GRAND-PÈRE *bâille* : Eh bien! mes amis, le bridge est déjà fini ? Je crois que je me suis laissé aller à faire un petit somme. Quelle heure est-il donc ? Minuit ? Vous allez excuser un vieillard qui n'est plus d'âge à danser...

HORTENSE : Monsieur Lenoir!

LE GRAND-PÈRE : Dansez, dansez! Je n'entends rien de ma chambre. (*A Victor.*) Je rêvais que ta mère voulait me donner le baptême de l'air. Je n'osais pas lui dire non, et j'avais peur... Ah! zut! (*Il retombe assis.*) J'avais tout oublié de l'autre histoire. (*Au Prince.*) Je vous en supplie... C'est au-dessus de mes forces et voici que tout recommence. Non, non, je ne peux pas continuer à vivre ainsi.

HORTENSE : Vous voyez : lui-même le reconnaît!

LE GRAND-PÈRE : Je n'aurais pas dû me réveiller.

LE VICOMTE : Ça arrangeait tout!

VICTOR : Tout ? non. Mais le procès n'avait pas lieu.

L'Archipel Lenoir, I^{re} partie (Gallimard).

Grand-père qui a rebondi...

Au début de la II^e Partie, pas de cadavre sur la scène : Joseph, le maître d'hôtel, a dû «faire le ménage». On ne voit pas non plus Adolphe, La famille, soulagée, peut maintenant déplorer le triste sort du grand-père. Mais soudain une porte s'ouvre, et «lentement apparaît, à quatre pattes, M. Lenoir.» Revenue de sa première stupeur, la princesse essaie de comprendre.

LA PRINCESSE : Mais, grand-père, vous avez tué Adolphe!

LE GRAND-PÈRE : C'est une vue particulière de la situation. J'en ai une autre.

LA PRINCESSE : Laquelle ?

LE GRAND-PÈRE : Adolphe ne m'a pas tué.

LA PRINCESSE : Mais la famille va hurler de douleur.

LE GRAND-PÈRE : C'est naturel. Tout le monde aimait bien Adolphe. Moi aussi. Pauvre Adolphe! Mais il était si malheureux, j'en avais le cœur brisé, maintenant il est en paix!

LA PRINCESSE : Bobo, expliquez au grand-père... (*Au grand-père.*) Grand-père, mais vous avez estourbi votre gendre!

LE GRAND-PÈRE : Il y a environ dix minutes. (*Il s'assied.*) Ici. Ah! Mon doux fauteuil, qu'il est moelleux! (*Il se relève.*) Le fauteuil était entre nous, et tout était noir. J'ai tiré. Et dans le noir, c'est vite fait. Oh! Et depuis, c'est curieux, il me semble que je vis pour lui et pour moi. Oui, comme si je vivais deux vies à la fois. Je pense ce que je pense et je pense ce qu'il penserait s'il pensait encore. Oh!... il ne serait pas content du tout...

LA PRINCESSE : Bobo, dites quelque chose : le grand-père me donne le vertige.

LE GRAND-PÈRE : Je n'avais pas le choix. C'était lui ou moi. Il a tout fait pour que ce soit moi. J'ai tout fait pour que ce soit lui. Et j'ai gagné! C'est une vieille habitude. Valentine la connaissait. Elle m'envoyait toujours choisir les billets de loterie.

LA PRINCESSE : Bobo, ne trouvez-vous pas que ma propre existence a été très calme ?
Retour de Joseph.

LE GRAND-PÈRE : Je ne suis pas responsable des lois de la nature. L'araignée mange la mouche. Et l'oiseau mange l'araignée. Et nous mangeons l'oiseau. Et le bon Dieu nous mange. Joseph! Dans la série, arrêtons-nous juste avant le bon Dieu. Vous me ferez un perdreau pour midi.

JOSEPH : Ce n'est pas la saison, monsieur.

LE GRAND-PÈRE : Je n'aime plus les saisons, Joseph. Elles me rappellent le temps qui coule et qui, tout à coup, s'arrête! Joseph, cette nuit le bon Dieu m'a raté, comme il m'arrive, à la chasse, de rater mon perdreau. Cette nuit, le bon Dieu m'a raté. Il a tiré, et c'est l'autre qui est tombé! Le bon Dieu m'a raté.

LA PRINCESSE : Et vous dansez, monsieur Lenoir!

LE GRAND-PÈRE : Je ne danse pas, je bondis. Comme un lièvre qui vient d'échapper à la mise en pâté! Dieu m'a raté!

LA PRINCESSE : Bobo, le grand-père est devenu fou!

LE GRAND-PÈRE : Je ne suis pas fou! Je suis vivant! Je devrais être raide sur un lit. (*Il s'agite.*) Et je remue. Je devrais être sans mouvement... et si je savais chanter, je pourrais chanter. Vous ne comprenez donc pas que je respire avec mon cadavre. Le ciel est bleu. Les fleurs sont belles, les oiseaux chantent...

LA PRINCESSE : Et c'est Adolphe qui est figé.

LE GRAND-PÈRE : Ah! Raide! Pauvre Adolphe. J'en suis très sincèrement désolé. Si j'avais pu arranger la chose autrement! Mais l'existence est une suite d'impasses. Chaque fois, il faut, dans ce labyrinthe, sauter le mur. Ce matin, moi, j'ai encore sauté. Adolphe a manqué son coup. Il est retombé au pied du mur. C'est fini pour lui. Il ne sautera plus.

LE PRINCE : Et qu'avez-vous fait du corps ?

LE GRAND-PÈRE : Prout! disparu dans le soleil.

LA PRINCESSE : Dans le soleil, Bobo ?

LE GRAND-PÈRE : Joseph est parfait : quand il fait le ménage, rien ne traîne derrière lui!

LA PRINCESSE : Et que comptez-vous dire à votre fille, à Victor, à vos petits-enfants ?

LE GRAND-PÈRE : Moi ? Rien du tout.

LA PRINCESSE : Mais ils vont tous beaucoup parler, et vous aurez beaucoup à entendre.

LE GRAND-PÈRE : Je n'écouterai personne. Joseph! Joseph! Appelez-moi mon policier.

JOSEPH : Il dort, monsieur.

LE GRAND-PÈRE : Je vous en prie, réveillez-le tout de suite.

JOSEPH : Cette nuit, en vous attendant, il «en» a bu deux bouteilles et demie.

LE GRAND-PÈRE : Le malheureux! Je n'aurai jamais le temps de l'attendre. Téléphonez, Joseph, qu'on m'envoie tout de suite un autre policier. S'il le faut, allez le chercher vous-même en Bugatti. Je suis très pressé, très pressé. (*Joseph sort.*) Vous me comprenez, princesse ?

LA PRINCESSE : Non.

LE GRAND-PÈRE : Je ne veux pas recommencer à discuter avec tout le monde et être obligé d'abattre, l'un après l'autre, tous les membres de ma famille.

LA PRINCESSE : Bobo, grand-père est devenu une force de la nature!

LE GRAND-PÈRE : Et quand ça doit éclater, faut que ça éclate!

L'Archipel Lenoir, II^e Partie (Gallimard).

Jules ROMAINS (1885–1972)

Poète et romancier, Jules Romains occupe aussi une place importante dans le théâtre des années 1920–1930, avec une production allant du drame lyrique à la farce débridée. Après *L'Armée dans la Ville* (1911), essai de tragédie moderne monté par Antoine, son *unanimisme* trouve une meilleure expression dans *Cromedeyre-le-Vieil* (1920), drame en vers libres qui tente de saisir l'âme collective d'un village de montagne. Mais c'est 1923 qui marque la date décisive de sa carrière : coup sur coup, cette année-là, Jules Romains inaugure une série féconde avec *M. Le Trouhadec saisi par la débauche* et remporte un succès retentissant avec *Knock ou le Triomphe de la Médecine*, farce satirique mise en scène et interprétée par Louis Jouvet. Puis il donne *Le Mariage de M. Le Trouhadec* (1926) et *Donogoo*, qui couronne la trilogie *Le Trouhadec* (1930) : pour que ce distingué géographe puisse entrer à l'Institut, il faut que naisse et prospère, en Amérique du Sud, une ville, Donogoo-Tonka, dont il a eu le tort de parler longuement alors qu'elle n'existait pas! De 1930 également datent *Musse ou l'École de l'Hypocrisie* (remaniement de *Jean Le Maufranc*) et *Boën ou la Possession des Biens* ; mais cette dernière pièce, plus sérieuse, est aussi moins enlevée, de même que *Le Dictateur* (1926).

Knock

LE DOCTEUR : Mais vous n'avez jamais exercé.

KNOCK : Autre erreur.

LE DOCTEUR : Comment ? Ne m'avez-vous pas dit que vous veniez de passer votre thèse l'été dernier ?

KNOCK : Oui, trente-deux pages in-octavo : *Sur les prétendus états de santé*, avec cette épigraphe, que j'ai attribuée à Claude Bernard : «Les gens bien portants sont des malades qui s'ignorent.»

LE DOCTEUR : Nous sommes d'accord, mon cher confrère.

KNOCK : Sur le fond de ma théorie ?

LE DOCTEUR : Non, sur le fait que vous êtes un débutant.

KNOCK : Pardon! Mes études sont, en effet, toutes récentes. Mais mon début dans la pratique de la médecine date de vingt ans. [...]

LE DOCTEUR : Vous avez donc pratiqué sans titres et clandestinement ?

KNOCK : A la face du monde, au contraire, et non pas dans un trou de province, mais sur un espace d'environ sept mille kilomètres.

LE DOCTEUR : Je ne vous comprends pas.

KNOCK : C'est pourtant simple. Il y a une vingtaine d'années, ayant dû renoncer à l'étude des langues romanes, j'étais vendeur aux «Dames de France» de Marseille, rayon des cravates. Je perds mon emploi. En me promenant sur le port, je vois annoncé qu'un vapeur de 1 700 tonnes à destination des Indes demande un médecin, le grade de docteur n'étant pas exigé. Qu'auriez-vous fait à ma place ?

LE DOCTEUR : Mais... rien, sans doute.

KNOCK : Oui, vous, vous n'aviez pas la vocation. Moi, je me suis présenté. Comme j'ai horreur des situations fausses, j'ai déclaré en entrant : «Messieurs, je pourrais vous dire que je suis docteur, mais je ne suis pas docteur. Et je vous avouerai même quelque chose de plus grave : je ne sais pas encore quel sera le sujet de ma thèse.» Ils me répondent qu'ils ne tiennent pas au titre de docteur et qu'ils se fichent complètement de mon sujet de thèse. Je réplique aussitôt : «Bien que n'étant pas docteur, je désire, pour des raisons de prestige et de discipline, qu'on m'appelle docteur à bord.» Ils me disent que c'est tout naturel. Mais je n'en continue pas moins à leur expliquer pendant un quart d'heure les raisons qui me font vaincre mes scrupules et réclamer cette appellation de docteur à laquelle, en conscience, je n'ai pas droit. Si bien qu'il nous est resté à peine trois minutes pour régler la question des honoraires.

LE DOCTEUR : Mais vous n'aviez réellement aucune connaissance ?

KNOCK : Entendons-nous! Depuis mon enfance, j'ai toujours lu avec passion les annonces médicales et pharmaceutiques des journaux, ainsi que les prospectus intitulés «mode d'emploi» que je trouvais enroulés autour des boîtes de pilules et des flacons de

sirop qu'achetaient mes parents. Dès l'âge de neuf ans, je savais par cœur des tirades entières sur l'exonération imparfaite du constipé. Et encore aujourd'hui, je puis vous réciter une lettre admirable, adressée en 1897 par la veuve P..., de Bourges, à la Tisane américaine des Shakers. Voulez-vous ?

LE DOCTEUR : Merci, je vous crois.

KNOCK : Ces textes m'ont rendu familier de bonne heure avec le style de la profession. Mais surtout ils m'ont laissé transparaître le véritable esprit et la véritable destination de la médecine, que l'enseignement des Facultés dissimule sous le fatras scientifique. Je puis dire qu'à douze ans j'avais déjà un sentiment médical correct. Ma méthode actuelle en est sortie.

LE DOCTEUR : Vous avez une méthode ? Je serais curieux de la connaître.

KNOCK : Je ne fais pas de propagande. D'ailleurs, il n'y a que les résultats qui comptent. Aujourd'hui, de votre propre aveu, vous me livrez une clientèle nulle.

LE DOCTEUR : Nulle... pardon! pardon!

KNOCK : Revenez voir dans un an ce que j'en aurai fait. La preuve sera péremptoire. En m'obligeant à partir de zéro, vous accroissez l'intérêt de l'expérience. [...]

MADAME PARPALAID : Mais, quand vous avez été sur votre bateau, comment vous en êtes-vous tiré ?

KNOCK : Les deux dernières nuits avant de m'embarquer, je les ai passées à réfléchir. Mes six mois de pratique à bord m'ont servi à vérifier mes conceptions. C'est un peu la façon dont on procède dans les hôpitaux.

MADAME PARPALAID : Vous aviez beaucoup de gens à soigner ?

KNOCK : L'équipage et sept passagers, de condition très modeste. Trente-cinq personnes en tout.

MADAME PARPALAID : C'est un chiffre.

LE DOCTEUR : Et vous avez eu des morts ?

KNOCK : Aucune. C'était d'ailleurs contraire à mes principes. Je suis partisan de la diminution de la mortalité.

LE DOCTEUR : Comme nous tous.

KNOCK : Vous aussi ? Tiens! Je n'aurais pas cru. Bref, j'estime que, malgré toutes les tentations contraires, nous devons travailler à la conservation du malade.

MADAME PARPALAID : Il y a du vrai dans ce que dit le docteur.

LE DOCTEUR : Et des malades, vous en avez eu beaucoup ?

KNOCK : Trente-cinq.

LE DOCTEUR : Tout le monde alors ?

KNOCK : Oui, tout le monde.

MADAME PARPALAID : Mais comment le bateau a-t-il pu marcher ?

KNOCK : Un petit roulement à établir.

Knock, acte I, scène unique (Gallimard).

Knock en action

KNOCK *la fait asseoir* : Vous vous rendez compte de votre état ?

LA DAME : Non.

KNOCK, *il s'assied en face d'elle* : Tant mieux. Vous avez envie de guérir, ou vous n'avez pas envie ?

LA DAME : J'ai envie.

KNOCK : J'aime mieux vous prévenir tout de suite que ce sera très long et très coûteux.

LA DAME : Ah! mon Dieu! Et pourquoi ça ?

KNOCK : Parce qu'on ne guérit pas en cinq minutes un mal qu'on traîne depuis quarante ans.

LA DAME : Depuis quarante ans ?

KNOCK : Oui, depuis que vous êtes tombée de votre échelle.

LA DAME : Et combien est-ce que ça me coûterait ?

KNOCK : Qu'est-ce que valent les veaux, actuellement ?

LA DAME : Ça dépend des marchés et de la grosseur. Mais on ne peut guère en avoir de propres à moins de quatre ou cinq cents francs.

KNOCK : Et les cochons gras ?

LA DAME : Il y en a qui font plus de mille.

KNOCK : Eh bien! ça vous coûtera à peu près deux cochons et deux veaux.

LA DAME : Ah! là, là! Près de trois mille francs ? C'est une désolation, Jésus, Marie!

KNOCK : Si vous aimez mieux faire un pèlerinage, je ne vous en empêche pas.

LA DAME : Oh! un pèlerinage, ça revient cher aussi et ça ne réussit pas souvent. (*Un silence.*) Mais qu'est-ce que je peux donc avoir de si terrible que ça ?

KNOCK, *avec une grande courtoisie* : Je vais vous l'expliquer en une minute au tableau noir. (*Il va au tableau et commence un croquis.*) Voici votre moelle épinière, en coupe, très schématiquement, n'est-ce pas ? Vous reconnaissez ici votre faisceau de Türck et ici votre colonne de Clarke. Vous me suivez ? Eh bien! quand vous êtes tombée de l'échelle, votre Türck et votre Clarke ont glissé en sens inverse (*Il trace des flèches*) de quelques dixièmes de millimètre. Vous me direz que c'est très peu. Évidemment. Mais c'est très mal placé. Et puis vous avez ici un tiraillement continu qui s'exerce sur les multipolaires. (*Il s'essuie les doigts.*)

LA DAME : Mon Dieu! Mon Dieu!

KNOCK : Remarquez que vous ne mourrez pas du jour au lendemain. Vous pouvez attendre.

LA DAME : Oh! là, là! J'ai bien eu du malheur de tomber de cette échelle!

KNOCK : Je me demande même s'il ne vaut pas mieux laisser les choses comme elles sont. L'argent est si dur à gagner. Tandis que les années de vieillesse, on en a toujours bien assez. Pour le plaisir qu'elles donnent!

LA DAME : Et en faisant ça plus... grossièrement, vous ne pourriez pas me guérir à moins cher ?... à condition que ce soit bien fait tout de même.

KNOCK : Ce que je puis vous proposer, c'est de vous mettre en observation. Ça ne vous coûtera presque rien. Au bout de quelques jours, vous vous rendrez compte par vous-même de la tournure que prendra le mal, et vous vous déciderez.

LA DAME : Oui, c'est ça.

KNOCK : Bien. Vous allez rentrer chez vous. Vous êtes venue en voiture ?

LA DAME : Non, à pied.

KNOCK, *tandis qu'il rédige l'ordonnance, assis à sa table* : Il faudra tâcher de trouver une voiture. Vous vous coucherez en arrivant. Une chambre où vous serez seule, autant que possible. Faites fermer les volets et les rideaux pour que la lumière ne vous gêne pas. Défendez qu'on vous parle. Aucune alimentation solide pendant une semaine. Un verre d'eau de Vichy toutes les deux heures, et, à la rigueur, une moitié de biscuit, matin et soir, trempée dans un doigt de lait. Mais j'aimerais autant que vous vous passiez de biscuit. Vous ne direz pas que je vous ordonne des remèdes coûteux ! A la fin de la semaine, nous verrons comment vous vous sentez. Si vous êtes gaillarde, si vos forces et votre gaieté sont revenues, c'est que le mal est moins sérieux qu'on ne pouvait croire, et je serai le premier à vous rassurer. Si, au contraire, vous éprouvez une faiblesse générale, des lourdeurs de tête et une certaine paresse à vous lever, l'hésitation ne sera plus permise, et nous commencerons le traitement. C'est convenu ?

LA DAME, *soupirant* : Comme vous voudrez.

KNOCK, *désignant l'ordonnance* : Je rappelle mes prescriptions sur ce bout de papier. Et j'irai vous voir bientôt.

Knock, II, 4 (Gallimard).

Le roman à l'entre-deux-guerres

ENGAGEMENT SOCIAL ET POLITIQUE

La satire et la critique sont les conditions premières de l'engagement. Celui-ci, loin d'être une tradition, a longtemps constitué une sorte de voie parallèle pour l'écrivain : s'il n'hésitait pas à peindre la société, il se gardait souvent de prétendre à l'action par l'intermédiaire du roman.

Or, il est de plus en plus difficile à celui qui veut témoigner de ne pas prendre parti : si, selon le mot de Georges Duhamel, «le romancier est l'historien du présent», l'histoire ne peut plus être pour lui un simple décor, un cadre pittoresque, une variété de couleur